publiée par M. Fischer, qui a indiqué notamment l'énorme extension d'une faune froide, caractérisée par des espèces boréales et arctiques, et arrivant jusqu'au Sénégal, où elle vit au-dessous d'une faune superficielle à caractère intertropical. Les principaux ouvrages de ce savant sont : *Paléontologie de l'Asie Mineure*, en collaboration avec MM. d'Archiac et de Verneuil; *Mollusques du Mexique et de l'Amérique centrale* (1869-1888, 3 vol. in-4°), en collaboration avec H. Crosse; *Species général et iconographie des coquilles vivantes* (1871-1880, 2 vol.); *Animaux fossiles du mont Léberon*, en collaboration avec Gaudry et Tournouer (1873); *Paléontologie de l'île de Rhodes* (1877); *Cétacés du sud-ouest de la France* (1881); *Manuel de conchyliologie et de paléontologie conchyliologique* (1880-1887).

FISCHER (Gustave-Adolphe), voyageur allemand, né à Barmen le 3 mars 1848, mort à Berlin le 11 novembre 1886. Aide-médecin dans l'armée, il se joignit, en 1876, à l'expédition du voyageur Denhardt en Afrique, visita, l'année suivante, le pays des Gallas, remonta, en 1878, le fleuve Tana, jusqu'à Massa, puis pratiqua la médecine à Zanzibar. Ayant obtenu une subvention de la Société de géographie de Hambourg, il entreprit, en décembre 1882, une troisième expédition, et traversa le pays de Massaï, depuis l'embouchure du Pangani jusqu'au lac Naiwascha. De retour en Allemagne en 1883, il repartit en 1885 avec la mission de rechercher Emin-Bey et Junker, disparus dans l'Afrique centrale depuis plusieurs années. Il parvint jusqu'au lac Victoria Nyanza ; mais il ne put atteindre les régions plus septentrionales, ou se trouvaient ses compatriotes; il revint par le lac Naiwascha et Teita à la côte, et rentra en Allemagne en septembre 1886.

FISCIQUE adj. (fis-si-ke — rad. *fiscia*, nom de plante). Chim. Se dit d'un acide extrait de la *fiscia parietina*.

— **Encycl.** L'*acide fiscique* se présente en aiguilles jaunes, semblables à l'acide chrysophanique, fusibles à 200°. Distillé avec du zinc pulvérulent, il donne un hydrocarbure nouveau. On l'obtient en traitant la fiscia par l'alcool bouillant, épuisant l'extrait alcoolique par l'éther, et reprenant par la benzine bouillante qui laisse cristalliser l'acide en se refroidissant.

* **FISÉTINE** s. f. — Chim. Aldéhyde de l'acide quercétique. Elle a pour formule

$$C^{15}H^{10}O^{6}.$$

FISHERMAN, lac de l'Afrique occidentale, dans la partie N.-O. de la République de Libéria, derrière le cap Mount. Il a 19 kilom. de long sur 11 kilom. de large. Il renferme quelques îles basses et reçoit les eaux de plusieurs rivières, dont les principales sont : *Marfa*, *Marfi* avec son affluent de gauche *Iapaca*, *Johnny-Creek*, etc.

** **FISQUET** (Honoré-Jean-Pierre), littérateur français, né à Montpellier en 1818. — Il est mort à Paris en 1883. Son dernier ouvrage est une *Histoire des chemins de fer* (Paris, 1882, in-4°).

FISSILINGUES s. m. pl. (fiss-si-lin-gue—du lat. *fissus*, fendu ; *lingua*, langue). Zool. Sous-ordre de reptiles sauriens renfermant les lézards, monitors et améivas, ayant tous ce caractère commun de présenter une langue longue, mince, fourchue et pouvant se protracter hors d'une gaine spéciale à une certaine distance. Les fissilingues sont tous pleurodontes ; en outre, il existe toujours une membrane tympanique libre; les écailles du tronc sont petites et imbriquées, celles de la queue, en général, disposées en verticille. (Claus.)

FITGER (Arthur), écrivain et peintre allemand né à Delmenhorst (grand-duché d'Oldenbourg) le 4 octobre 1840. Il apprit la peinture à Munich (1858 à 1860) et à Anvers (1860 à 1863) et séjourna ensuite à Paris, Vienne, Berlin et Rome. Depuis 1869 il s'est fixé à Brême, où il a exécuté les peintures murales de l'église Saint-Rambert, du sous-sol de l'Hôtel de ville, de la Bourse, etc. A l'Exposition de Berlin, en 1881, son *Passage des sorcières* fut très remarqué. M. Fitger s'inspire de Genelli et de Cornelius, mais il est plus coloriste que ces maîtres. En littérature, il débuta, en 1871, par un petit poème épique : *Roland et la Rose*, sorte de commentaire poétique des peintures décoratives, qu'il avait exécutées à l'Hôtel de ville. Il écrivit ensuite deux pièces de circonstance : *Albert Dürer à Bologne* et *Jean Kepler* (Brême, 1872) et un drame : *Adalbert de Brême*, qui fut favorablement accueilli (1873). Sa tragédie *la Sorcière* (*Die Hexe*), publiée dès 1876, fut jouée avec succès à Leipzig en 1880. Dans un autre genre, on doit à M. Fitger : *Gens errants*, poème (1875); *Nuits d'hiver*, poésies (1880), enfin une monographie sur l'*Histoire de la construction du dôme de Brême* (1876).

* **FITZGERALD** (Percy Hethring), littérateur anglais, né à Fane-Valley, dans le comté de Louth (Irlande) en 1834. — Il a publié encore : *the Great Canal at Suez, its political engineering and financial history* (2 vol. 1876); *Life of George IV* (2 vol. 1881); puis *the World behind the scenes* (1881), et *A new history of the English stage* (2 vol. 1882), études sur le théâtre anglais; *Life and times of William IV*.

FITZROY, rivière de l'Australie orientale, colonie de Queensland, formée par la rivière Mackensie au N. et la rivière Dawson au S. C'est un des cours d'eau les plus importants de l'Australie. Cette rivière reçoit de nombreux affluents, qui arrosent une contrée riche en mines de cuivre et en grands établissements pour l'élève du bétail; elle est navigable pour les petits bâtiments jusqu'à Rockhampton, situé à 59 kilom. de son embouchure.

FIVE O' CLOCK s. m. (faï-vo-klok, locution anglaise qui signifie *cinq heures*). Lunch que l'on fait à cinq heures de l'après-midi : *C'est bien gentil, les* FIVE O' CLOCK; *qui donc a inventé ces lunchs de la cinquième heure ?— C'est une femme mûre qui, craignant de s'arrondir, coquette avec son estomac ; elle l'amuse sans le contenter et le bourre de gâteaux entre cinq et sept, afin de lui refuser du rosbif entre sept et huit.* (Hipp. Rodrigues.) ‖ On dit aussi, à la française, un CINQ HEURES : *Pas de bals gais, pas de parties de théâtre, pas de petits* CINQ HEURES !... — *Vous aimez les petits* CINQ HEURES ? *Toutes vos amies mariées en ont.* (Gyp.)

FLACH (Jacques), publiciste français, né à Strasbourg en 1846. Docteur en droit et avocat à la cour d'appel de Paris, il a succédé à M. Laboulaye, au Collège de France, dans la chaire des législations comparées. Il est simultanément professeur à l'Ecole des sciences politique et à l'Ecole d'architecture de Paris. On a de ce jurisconsulte érudit des mémoires remarquables : *De la subrogation réelle* (1870, in-8°); *la* Bonorum possessio *sous les empereurs romains* (1870, in-8°); *Etude historique sur la durée des effets de la minorité en droit romain et dans l'ancien droit français* (1870, in-8°); une étude sur l'administration des mines au Ier siècle de notre ère, *la Table de bronze d'Aljustrel* (1879, gr. in-8°); une autre étude sur *Cujas, les Glossateurs et les Bartolistes* (1883, in-8°); une biographie politique de *Jonathan Swift* (1885, in-8°); et le tome Ier d'une histoire du droit français, *les Origines de l'ancienne France : le régime seigneurial aux* Xe *et* XIe *siècles* (1885, in-8°), qui présente la transition entre le régime de la monarchie carlovingienne et la société féodale.

FLAGELLATES s. m. pl. (fla-jel-la-te — du lat. *flagellum*, fouet). Une des divisions des protistes d'Hæckel, renfermant de nombreuses formes de protozoaires, telles que les astasiées, les volvox, etc.

— **Encycl.** Les *flagellates* sont des microorganismes formant un vrai groupe intermédiaire entre les plantes et les animaux. La plupart des botanistes de l'école moderne, et parmi eux M. Van Tieghem, considèrent en effet les volvocinées comme des algues. Il faut reconnaître, du reste, que les flagellates présentent au plus haut point les caractères généraux des végétaux inférieurs. « Ce qui a pu décider à les considérer comme des animaux, dit Claus, c'est la contractilité du corps, que les zoospores des myxomycètes présentent, du reste, à un degré aussi élevé qu'eux, la contractilité des flagellums, les mouvements en apparence volontaires, la présence de *vacuoles contractiles* et même, comme cela a été constaté dans certains cas, la pénétration de petits corps étrangers dans l'intérieur du corps par une ouverture située à la base du flagellum. Cependant ces phénomènes ne sont nullement... un critérium de l'animalité. Quoi qu'il en soit, nos connaissances actuelles sur les infusoires, qui nous conduisent, contrairement à l'opinion dominante jusque dans ces dernières années, à considérer l'organisation de ces animaux comme beaucoup plus simple et se rapprochant de la cellule, et par conséquent à attacher une grande importance au mode de nutrition, ont aussi pour résultat de nous montrer les rapports qui unissent certaines séries de formes de flagellates aux infusoires et à admettre ceux-ci dans l'embranchement des protozoaires. Un examen général des formes qui présentent d'une façon plus marquée les caractères du végétal, indique qu'il faut en retrancher une partie des *monades*, qui ne sont que des zoospores de champignons inférieurs. Pour beaucoup d'autres monades, comme par exemple les espèces qui vivent en parasites sur le corps de l'homme : *cercomonas urinarius ; C. intestinalis, trichomonas vaginalis*, etc.., le développement est encore complètement inconnu. »

Un des points les plus remarquables du genre de vie de ces animaux inférieurs, c'est qu'ils passent par un état dormant, par une période de repos, rappelant les phénomènes que présentent les *chronispores* de certains végétaux cryptogames.

Les principales formes de flagellates sont les volvocinés, les astasiés, les cylicomastiges, les cilioflagellés, les monades, les tétraplastes.

Flagellation de Notre-Seigneur Jésus-Christ, tableau de M. William Bouguereau, exposé au Salon de 1880. Au centre de la composition, le Christ, lié par les poignets aux anneaux d'une grande colonne se tord et s'affaisse, les jambes abandonnées, la tête pendante, la bouche suppliante, les cheveux épars; à gauche, un bourreau demi-nu, le poing crispé, prend un élan vigoureux pour le flageller avec des lanières; un autre bourreau s'élance de l'autre côté par un mouvement semblable et avec la même fureur; un troisième, un genou en terre, est occupé à lier un paquet de verges en regardant de côté le supplicié d'un air menaçant. Au fond, plusieurs personnes rangées devant une porte regardent avec indifférence cette scène violente. On retrouvait dans cette peinture la même habileté d'ordonnance, la même facilité de style, la même science du dessin et aussi la même froideur, prétendue de bon goût, qui caractérise les ouvrages de M. Bouguereau.

FLAHAUT (Léon-Charles), peintre français, né à Paris le 6 décembre 1831. Il eut pour maître MM. Léon Fleury et Corot, et il débuta au Salon de 1857 par un *Paysage pris aux environs de Port-Royal*. Il a exposé successivement : *Un bord de rivière* (1859); *Bords du lac de Genève*, *Vue prise à Etretat* et *Une ferme normande* (1861); deux *Paysages à Magny-les-Hameaux* (Seine-et-Oise) [1863]; *Vallée de Mérantais, près Chevreuse* et *Bois d'oliviers à Beaulieu, près Nice* (1864); *l'Etang de Saint-Hubert* et *Printemps* (1865). Vers ce moment, la vocation de M. Flahaut se précise; il a l'esprit tourné naturellement au grandiose, les vastes horizons l'attirent, la profondeur des bois, les ombres flottantes du crépuscule n'ont pas de mystère pour lui. Ses envois l'attestent hautement. On remarque de lui : *Une falaise près d'Oulgate* et *Un soir* (1866); *l'Etang d'or*, forêt de Rambouillet et *la Vallée de Saint-Lambert, près Chevreuse* (1867); *Paysage* et *le Soir* (1868); *Dessous de bois* et *Souvenir des côtes de Normandie* (1869), qui valurent une médaille à l'artiste; *Chemin de Mérantais, environs de Chevreuse* et *Un soir* (1870); *le Chemin de Mérantais* et *Un matin* (1872), jolie toile où l'herbe d'un vert sain s'avive et se ponctue de fleurs; *les Bords du Loing* (1873), tableau largement peint et d'une couleur solide; *la Ferme des Pertuiseaux* et *les Bords du Loing* (1874); *le canal de Briare à Montbouy, la Bergerie des Salles, les Bords du Loing* (1875); *les Falaises de Berneval* (1876). M. Flahaut était mis hors concours après le Salon de 1878, où il avait exposé *la Marée montante à Puys* et *Aux environs de Montbouy*. La critique trouvait encore plus d'éloges à adresser à l'artiste pour le tableau du Salon de 1881, *le Retour à la Ferme*, et la même année M. Flahaut était nommé chevalier de la Légion d'honneur. On goûta encore beaucoup *la Solitude* (1882) et *les Bords du Loing* (1883), qui faisaient dire à M. Edmond About : « M. Flahaut excelle à dégager l'élément poétique d'un coin de terre où le commun des martyrs ne verrait que du bois et du foin à récolter. » Il convient aussi de citer : *la Ferme de la Bresse* (1884); *Matinée d'octobre* et *Au bord d'un étang* (1885); *la Petite Brosse* et *Marée basse à Puys* (1886); *le Village de Puys* (1887); *la Ferme des Pertuiseaux* et *A marée basse* (1888).

** **FLAMENG** (Léopold), graveur français, né à Bruxelles le 22 novembre 1831. — Cet artiste dont le talent n'a cessé de croître, dont la maîtrise est apparue à chaque Exposition plus puissante et plus libre, a exposé : *Rubens* d'après Rubens et le portrait de la *Femme de Rubens* (eaux-fortes, 1877); *Gille*, d'après Watteau et *la Sainte Vierge priant*, d'après Murillo (gravures, 1878). Un important ensemble de vingt-deux gravures valut à M. Léopold Flameng une médaille de 3e classe à l'Exposition universelle de 1878. Depuis, on a de lui : *la Partie de cartes* et *le Turf*, d'après M. Frith (1879); *Korkès Drift*, d'après M. de Neuville (1881); *Darwin*, d'après John Collier et *Ruines romaines*, d'après Taylor (1883); *le Veuf*, d'après Luke Fidès, et *Huxley*, d'après John Collier (1884); *la Mort de sainte Geneviève*, d'après J.-P. Laurens (1886), qui valait à M. Léopold Flameng la médaille d'honneur pour la section de gravure; *Wedded*, d'après sir Frederich Lighton (1887); *les Moissons*, d'après M. Jules Breton (1888). En dehors de la « Gazette des Beaux-Arts » à laquelle il n'a pas donné moins de cent planches et des divers catalogues illustrés de collections célèbres, M. Flameng a exécuté de grands morceaux, *la Ronde de nuit*, *les Syndics*, *la Leçon d'anatomie*, de Rembrandt, etc. « Pour ne pas succomber à une pareille tâche, dit M. H. Beraldi, il fallait la rare faculté d'assimilation qui distingue M. Flameng au plus haut point. On citera toujours, pour exemple de cette habileté particulière, l'étonnante copie faite par l'artiste de *la Pièce aux cent florins*. Impossible de mieux faire : la pièce joue le Rembrandt à s'y méprendre, et l'illusion est complète. » M. Flameng a abordé tous les genres. En 1860, à l'époque de la transformation de Paris, il avait entrepris une publication originale : *Paris qui s'en va et Paris qui vient*. Il a gravé beaucoup d'illustrations; son œuvre comprend de nombreux portraits, utiles et intéressants, car ils représentent presque tous des personnages marquants.

FLAMENG (François), peintre français, fils du précédent, né à Paris le 6 décembre 1856. Il eut pour premiers maîtres son père et M. Hédouin, et son premier envoi au Salon en 1873 fut une eau-forte. Dans la suite, il devint l'élève de MM. Cabanel et J.-P. Laurens. En 1875, il abordait le Salon comme peintre avec *Un portrait* et *le Lutrin*. L'année suivante, il était admis à l'Ecole des Beaux-Arts et on remarquait de lui, au Salon, une composition historique, *Barberousse visite le tombeau de Charlemagne*, qui témoignait déjà d'une grande habileté d'exécution et d'une curieuse souplesse d'imagination. Des *Portraits* représentèrent l'artiste à l'Exposition de 1877 et de 1878, et, en 1879, il était mis hors concours et recevait le prix du Salon pour une scène de la Révolution, *l'Appel des Girondins* (v. ce mot). L'artiste retrouva un succès presque égal avec *les Vainqueurs de la Bastille*, exposés en 1881, en même temps qu'un paysage, *la Route de Capo di Monte à Naples*, et avec le *Camille Desmoulins*, du Salon de 1882. Depuis 1883, où l'on vit de M. Flameng un tableau de genre, *le Duel*, le peintre accompagna ses grandes compositions historiques, que la reproduction rendait vite populaires, d'un tableautin de dimensions restreintes, composé d'une façon agréable et amusante. Ainsi parurent en même temps que *le Massacre de Machecoul*, *Une répétition au* XVIIIe *siècle* (1884), en même temps que *Marie-Antoinette allant au supplice*, *les Joueurs de boules* (1885). Le 14 juillet 1885, l'artiste était nommé chevalier de la Légion d'honneur. Le public faisait à ses tableaux de genre un si bienveillant accueil que l'artiste ne montrait en 1886 que deux petites compositions inspirées du XVIIIe siècle, *le Bain* et *le Jeu du fusil*. Chargé d'exécuter une importante décoration pour l'escalier de la nouvelle Sorbonne, M. François Flameng exposa son travail aux Salons de 1887 et de 1888. Il avait divisé sa décoration en six parties, dont voici les sujets : 1° *saint Louis remet à Robert de Sorbon la charte de fondation de la Sorbonne ;* 2° *Abélard et son école sur la montagne Sainte-Geneviève ;* 3° *le Prieur Jean Heynlin installe dans les caves de la Sorbonne la première imprimerie qui ait été établie en France;* 4° *la Renaissance;* 5° *Richelieu pose la première pierre de l'église de la Sorbonne;* 6° *Henri IV réforme l'Université*. On loua très vivement l'ensemble; quelques critiques convinrent même que l'œuvre de M. François Flameng dépassait leur attente.

FLAMENG (Marie-Auguste), peintre français, né à Jouy-aux-Arches, près Metz, le 17 juillet 1843. Il eut successivement pour maîtres MM. Palianti, E. Vernier, Dubufe, Mazerolle, Delaunay et Puvis de Chavannes. De 1870 à 1874, il exposa des paysages d'une facture solide, puissante et libre. A partir de ce moment, il s'adonna presque exclusivement à la marine, et se plaça vite, dans l'école contemporaine, au rang des meilleurs peintres de la mer. Il a exposé : *Marée basse à Cancale* et *Rochers à Cancale* (1874); *Bateau de pêche à Cancale* et *Moulin à Malesherbes* (1875); *Pêcheuse d'huîtres de la baie du Mont-Saint-Michel* et *l'Impasse Chazelle, à Paris* (1876); *Pêcheurs à Cancale* (1878) ; *la Berge de la Seine, Ivry, la Fontaine à marée basse* et *Yport* (1879); *Un coin de mer à Saint-Vaast-la-Hougue* et *le Varech, marée basse dans la Manche* (1880). Toutes ces toiles attestaient un tempérament bien personnel, une vision très délicate et très juste de la nature. Une médaille de 3e classe récompensa *le Bateau de pêche à Dieppe* et *la Seine aux Carrières, Charenton* (1881). La critique et le public ne goûtèrent pas moins : *Sortie d'un trois-mâts au Havre* et *Une goélette à quai au Havre* (1882); *le Bassin Vauban au Havre* et *Marée basse à Saint-Waast-la-Hougue* (1883); *Bateau de pêche à La Rochelle* (1884); *la Cale des Messageries maritimes à Bordeaux* (1885); *la Pointe d'Honfleur* et *la Tamise à Londres* (1886); *Sur la grève, à Cancale* et *Marine* (1887); *la Houle à Cancale* et *Embarquement d'huîtres à Cancale* (1888). En 1888, le peintre a obtenu une médaille de 2e classe. M. Flameng a remporté différentes médailles en province et à l'étranger et de nombreux succès aux expositions de cercles où il envoie régulièrement chaque hiver. L'administration des Beaux-Arts a acheté à l'artiste plusieurs de ses tableaux; l'un d'eux, *le Bateau de pêche à Dieppe*, fait partie de la galerie nationale du Luxembourg.

** **FLAMMARION** (Camille), astronome français, né à Montigny-le-Roi (Haute-Marne) en 1842. — Depuis 1877, M. Camille Flammarion a publié : *Atlas céleste* (1877, in-folio), composé de 31 cartes, comprenant celles de l'ancien atlas de Charles Dieu rectifiées, avec addition de cartes nouvelles relatives aux principaux objets des études astronomiques; *Etudes et Lectures sur l'astronomie* (1877-1880, tomes VII, VIII et IX); *Petite astronomie descriptive* (1877, in-12); *Astronomie sidérale; Catalogue des étoiles doubles* (1879, gr. in-8°); *François Arago* (1879, in-12); *Astronomie populaire; Description générale du ciel* (1880, gr. in-8°), l'ouvrage de lui le plus répandu et celui auquel il doit sa plus grande notoriété; *Voyages aériens; Journal de bord de douze voyages scientifiques en ballon*, avec plans topographiques (1881, in-12); *les Etoiles et les Curiosités du ciel* (1881, gr. in-8°); *Almanach astronomique* (1re série, 1884, in-8°); *le Monde avant la création de l'homme* (1885, in-8°); *Dans le Ciel et sur la Terre* (1886, in-16); *les Comètes, les Etoiles et les Planètes* (1886, in-4°); *Contemplations scientifiques* (2e série, 1887, in-18). On lui doit en outre un grand nombre de mémoires originaux sur les questions astronomiques, insérés dans les « Comptes rendus de l'Académie des sciences », et il a, de plus, collaboré, en qualité de rédacteur scientifique, au « Cosmos », au « Siècle », au « Magasin pittoresque », à la « Nature », à l'« Astronome », à l'« Evénement », au « Voltaire », et inséré de très curieux articles dans le Supplément littéraire du « Figaro ». L'Académie française lui a décerné le prix Montyon, en 1880, pour son *Astronomie populaire ;* il a été nommé officier d'académie en 1868, officier de l'Instruction publique en 1878, et fait chevalier de la Légion d'honneur en 1879.

FLAMMENMERGEL s. m. (flam-mène-mer-gel — de l'all. *flammen*, flammes; *mergel*, marne). Géol. Nom donné par les géologues allemands aux marnes flambées de l'étage albien (groupe secondaire de l'Allemagne du Nord). Ces marnes flambées sont ainsi nommées à cause des taches de couleur sombre en forme de flammes qui les traversent; elles correspondent à la gaize des Ardennes et à l'horizon mixte de la Vraconne. Souvent les flammenmergels se présentent à l'état de grès quartzeux plus ou moins glauconieux à concrétions siliceuses pyriteuses (De Lapparent).

FLANC-GARDE s. f. Art milit. Troupe chargée de veiller à la sûreté des flancs d'une colonne en marche. On dit aussi *flanqueurs*. Elle est composée d'infanterie dans tout corps moins fort qu'une brigade, et de cavalerie lorsqu'il s'agit d'une brigade ou d'une division. L'artillerie n'est employée qu'exceptionnellement, par exemple, lorsqu'on longe une rivière dont la rive opposée est au pouvoir de l'ennemi.

* **FLANDIN** (Louis-Hugues), magistrat, né à Paris le 6 mai 1804. — Il est mort le 3 octobre 1877.

** **FLANDRIN** (Jean-Paul), paysagiste français, né à Lyon le 28 mai 1811. — Parmi les dernières productions de cet artiste distingué, nous citerons : *les Bords du Gardon*, *Une ferme en Provence* (1877); *la Combe-au-Frais, près d'Etretat* (1878); *Etude en Provence*, *Etude dans le Bugey* (1879); *Au bord de l'Albarine*, *Chemin des Etroits, près de Lyon* (1880); *Souvenir du Bugey* (1881); *Un chemin creux*, *Vue prise des hauteurs de Sèvres* (1882); *Paysage, Environs de Montmorency* (1883); *Souvenir d'automne*, *Ombrages* (1885); *la Vallée du Chalet, dans l'Ain* (1886); *Paysage, Dans les montagnes du Bugey* (1887); *Pornic, étude*, et *les Falaises du Tréport à marée basse* (1888).

FLATTERS (Paul-François-Xavier), officier français, né à Laval (Mayenne) le 16 septembre 1832, mort assassiné par les Touaregs le 16 février 1881. Il était fils du sculpteur-dessinateur Flatters, qui eut son heure de réputation. Sorti de l'Ecole de Saint-Cyr après un brillant examen, il fut incorporé comme sous-lieutenant dans un régiment de zouaves. Pendant la campagne d'Italie, il conquit ses épaulettes de capitaine. Prisonnier à Sedan, il fut nommé chef de bataillon en 1871 au 3e tirailleurs algériens, puis appelé au commandement supérieur de Bougie, et quelque temps après, à celui de Laghouat. Lieutenant-colonel au mois de mai 1879, il fut nommé membre de la commission d'enquête du chemin de fer transsaharien et chargé de diriger une exploration pour rechercher un tracé devant aboutir dans le Soudan, entre le Niger et le lac Tchad.

Flatters quitta la France dans les premiers jours de janvier 1880, après avoir choisi pour collaborateurs les capitaines Masson et Bernard, les sous-lieutenants Le Châtelier et Brosselard, les ingénieurs Béringer et Roche, etc. La mission, définitivement organisée à Biskra et à Ouargla, se trouva composée, sans parler des dix membres officiels, de 95 hommes. Elle partit de Ouargla le 5 mars 1880, franchit la région des Dunes, atteignit la mare d'Aïn-Taïba après un parcours de 225 kilom., traversa l'oasis de Temacinin, et, nouant autant que possible des relations avec les Touaregs, employant son temps à des observations de toute sorte, elle parvint le 16 avril au lac Menghough, à 120 kilom. de Ghad. Les Touaregs Azdjer avaient autorisé la mission à franchir leur territoire moyennant 3.000 francs, huit fusils et quelques cadeaux ; mais leur principal chef, le vieux marabout Hadj-Ikhenoukhen, dont l'approbation était indispensable, crut devoir soumettre aux agents du gouvernement turc, à Tripoli, les communications de Flatters. Les négociations menaçaient donc de traîner en longueur et l'on se demanda si, après avoir campé des semaines entières sur les bords du Menghough, on n'essuierait pas, en fin de compte, un refus catégorique. Les instructions ministérielles étaient formelles ; à moins de nécessité absolue, on ne devait pas avoir recours à la force, et chaque jour amenait aux environs du camp de Flatters de nouvelles tribus, qui s'installaient à quelque distance, moins pour lui faire honneur que pour le surveiller et en tirer quelques présents. Dans ces conditions, la prudence lui commandait de reprendre le chemin de l'Algérie. Il leva le camp dès le matin. Les Touaregs, voyant le camp vide, s'agitèrent en désordre, comme des hommes surpris à l'improviste, semblant attendre de leurs chefs un mot d'ordre qui ne pouvait venir, car les chefs avaient disparu. Flatters, devinant une agression, était parvenu à acheter leur neutralité, et ils s'étaient éloignés pendant la nuit, emportant dans le désert le prix de leur trahison. Le 21 mai, la mission revit Ouargla, puis elle rentra en France pour présenter son rapport sur les résultats déjà acquis et préparer, sur instructions nouvelles, une seconde et décisive campagne. La commission du Transsaharien approuva ces résultats et conclut à la nécessité de suivre une direction plus centrale, de passer par Amguid, Tahohaït, le Hoggar, et de s'assurer le concours des chefs touaregs. Dès le mois d'octobre 1880, Flatters quitta de nouveau la France.

La caravane, concentrée à Laghouat, comprenait 92 hommes, 3 chevaux, 92 chameaux de monture, 118 chameaux de transport. Flatters, chef de la mission, avait pour auxiliaires les capitaines Masson, les ingénieurs Béringer, Roche et Santin, le lieutenant de Dianous, le docteur Guiard, les sous-officiers Dennery et Pobéguin, le soldat Louis Brame, 7 guides chambra et un marabout de l'ordre religieux musulman des Tedjanas. Avant de se mettre en route, Flatters reçut trois lettres peu encourageantes d'Ahitâren, chef des Touaregs Hoggar, et d'autres assez rassurantes d'Ikhenoukhen, chef des Touaregs Azdjer; le consul de France à Tripoli fit même savoir qu'il prévoyait un malheur. Flatters passa outre. Partant d'Ouargla le 4 décembre 1880, il suivit dès le début une route non encore relevée : l'oued Mia et les contreforts orientaux du plateau qui s'étend du Golea au Tidikelt. La route suivie traversait le territoire de trois des confédérations touaregs : les Azdjer à l'E., les Hoggar à l'O., les Kell-Owi ou Touaregs de l'Aïr, au S. Les Hoggar, nos pires ennemis, avaient donné asile à plusieurs membres de la famille des Ouled-Sidi-Cheikh, fuyant devant nos armes et chassés du Sud-Oranais. Le pays est montagneux, stérile, dépourvu d'eau. Beaucoup d'animaux meurent. Il y a près de deux mois qu'on est en route. Flatters commence à être inquiet, car depuis plusieurs jours des partis de cavaliers suivent à l'O. une ligne parallèle à celle de la mission. Le 16 février, la caravane compte arriver à un puits, lorsque les guides prétendent l'avoir laissé en arrière, un peu à droite; ils proposent au colonel de faire déposer les bagages là même où l'on se trouve, et d'envoyer s'abreuver les chameaux qui reviendront aussitôt, l'eau, disent-ils, étant tout près de là; puis ils engagent les membres et le chef de la mission à se rendre au puits. Flatters ne soupçonne rien, et il part avec MM. Béringer, Masson, Roche, Guiard, et dix hommes. Les Touaregs marchent en avant. La garde du camp est confiée à MM. de Dianous, Santin, Pobéguin, Marjolet et Brame. On suit un chemin si étroit que les chameaux marchent à la file l'un de l'autre. Au bout de deux heures, on arrive au puits. Tout à coup des cris sauvages se font entendre sur les hauteurs, d'où descendent à bride abattue des cavaliers touaregs armés jusqu'aux dents. Au même moment, l'un des guides se jette sur Béringer, le tue d'un coup de sabre et fait défection avec ses compagnons. Flatters comprend dans quel piège il est tombé. Il va avec le capitaine Masson à la rencontre des agresseurs, décharge sur eux son revolver, mais tombe bientôt tué d'un coup de sabre. Masson, puis Dennery subissent le même sort, pendant que les chameliers prennent la fuite; huit seulement d'entre eux reviennent au camp, où Dianous, s'attendant à une attaque, se prépare à la repousser. Mais, sur le conseil du mogaddem Si-Abd-el-Kader-Ben-Hamida, les cinquante-neuf survivants de la mission levèrent le camp et se mirent en route pendant la nuit, après s'être partagé les vivres, l'argent et les effets. La petite colonne commençait une retraite de 1.500 kilom., au milieu du désert. Le 27 février, un tirailleur fut pris et emmené par les Touaregs. Le 8 mars, cinq hommes envoyés pour chercher des subsistances furent assassinés sauf un seul, et dans la nuit, des Touaregs qui avaient juré sûr le Coran qu'ils étaient innocents de la mort de Flatters vendirent à la caravane des dattes empoisonnées. Plusieurs de ces infortunés tombent dans de véritables accès de folie et alors tirent les uns sur les autres. Les hommes valides se massent autour d'un drapeau improvisé et se mettent en marche, en entonnant un chant arabe, résolus à défier les traîtres qui les suivent. Bientôt la petite troupe se scinde en deux groupes : les plus forts s'avancent sans se préoccuper de ceux que la faiblesse retient en arrière et font le coup de feu contre les Touaregs, en s'abritant derrière les replis du terrain. Un combat eut lieu à Amguid : il dura huit heures, coûtant la vie à Dianous, à Marjolet, à Brame et à un tirailleur. La mission se trouva réduite à trente-quatre hommes. Dans la nuit du 11 au 12 mars, Pobéguin fut abandonné par quatre des hommes sur lesquels il comptait le plus. A partir de ce moment, la retraite prit le caractère le plus horrible ; les hommes, privés de toute nourriture, s'entretuèrent et se nourrirent de chair humaine. Le 2 avril, dix survivants, dont pas un seul Français, arrivèrent à Hassi-el-Messegnem, où ils furent recueillis par des cavaliers envoyés d'Ouargla à leur rencontre.

— Bibliogr. *Voyage de la mission Flatters au pays des Touareg Azdjers* (1883, in-12).

** **FLAUBERT** (Gustave), romancier français, né à Rouen le 12 décembre 1821. — Il est mort à Croisset, près de Rouen, le 8 mai 1880. Depuis *Trois contes* (1877, in-12), il n'avait rien publié, mais il laissait presque achevé un roman, *Bouvard et Pécuchet* qui, inséré d'abord partiellement dans la « Revue politique, et littéraire » parut en volume quelque temps après (1881, in-12) et auquel nous avons consacré un article (v. BOUVARD). Après sa mort, on a encore publié de lui : *Lettres de Gustave Flaubert à George Sand* (1884, in-12) ; *Par les champs et par les grèves* (1885, in-12), impressions de voyage en Bretagne, auxquelles les éditeurs ont ajouté quelques *Mélanges* intéressants, entre autres des fragments d'un roman inédit, *Novembre ; Correspondance de Gustave Flaubert* (1re série, 1887, in-18). Une édition de ses *Œuvres complètes*, d'après les manuscrits originaux (1885, 8 vol. in-8°), contient de plus son théâtre, *le Candidat* et *le Château des Fleurs*, féerie; cette dernière pièce n'avait été imprimée que dans une revue, « la Vie moderne ».

La mort de Gustave Flaubert a été un deuil pour les lettres françaises et, en quelque sorte un deuil imprévu. De haute taille, fortement constitué en apparence, l'auteur de *Madame Bovary* semblait devoir vivre encore de longues années. Ce ne fut pas sans étonnement qu'on apprit de M. Maxime Du Camp, son ami d'enfance (*Souvenirs littéraires*), que Gustave Flaubert était depuis longtemps atteint d'épilepsie. Les premières attaques remontaient à 1843. « Bien souvent, dit M. Maxime Du Camp, j'ai assisté, impuissant et consterné, à ces crises, qui étaient formidables. Toujours elles se produisaient de la même façon et étaient précédées des mêmes phénomènes. Tout à coup, sans motif appréciable, Gustave levait la tête et devenait très rouge : il avait senti l'*aura*, ce souffle mystérieux qui passe sur la face comme le vol d'un esprit; son regard était plein d'angoisse et il haussait les épaules avec un geste de découragement navrant. Il disait : « J'ai une flamme dans l'œil gauche, » puis quelques moments après : « J'ai aussi une flamme dans l'œil droit; tout me semble de couleur d'or. » Cet état se prolongeait quelquefois pendant plusieurs minutes. A ce moment, cela était visible, il comptait encore en être quitte pour une alerte ; puis son visage pâlissait et prenait une expression désespérée ; rapidement il marchait, il courait vers son lit, s'y étendait, morne, sinistre, comme il se serait couché tout vivant dans un cercueil. Alors il poussait une plainte dont l'accent déchirant vibre encore à mon oreille ; et la convulsion le soulevait. Les accès étaient plus ou moins longs, mais toujours d'une intensité sans pareille. A ce paroxysme où tout l'être entrait en trépidation, succédaient invariablement un sommeil profond et une courbature de plusieurs jours. Cela explique bien des excentricités que l'on a souvent reprochées à Flaubert; jamais il ne sortait qu'en voiture et toute promenade à pied lui était antipathique ; il avait établi en principe que la marche est *délétère*, c'était son expression, et il lui est arrivé de passer plusieurs mois à la campagne sans descendre une seule fois dans son jardin. Il ne se sentait en sécurité que dans les appartements. Cette maladie a brisé sa vie. Si elle n'avait eu pour résultat que d'augmenter sa sauvagerie naturelle, l'inconvénient eût été léger, mais elle eut sur lui une influence bien autrement grave. Dès l'âge de vingt ans, Flaubert avait un développement d'intelligence exceptionnel; il était très étrange, d'une originalité de bon aloi, ouvert aux choses et se les appropriant avec une rapidité extraordinaire. Il avait le travail facile et l'on peut dire qu'il fructifiait naturellement, comme un bon arbre planté en terre grasse. Lorsque son système nerveux manqua d'équilibre, Flaubert s'arrêta ; on eût dit que son écheveau intellectuel s'était noué subitement; il resta stationnaire. Sa mémoire si précise, si fidèle, eut des défaillances. C'est de ce moment que date l'inconcevable difficulté qu'il éprouvait à travailler, difficulté qu'il semblait s'étudier à accroître et dont il avait fini par tirer vanité. Plus il avança dans la vie, plus cette difficulté s'accentua. Il gémissait, soufflait, se démenait en travaillant ; il faisait han ! comme les geindres qui battent la pâte : c'était plutôt un manœuvre ruisselant sous la besogne qu'un écrivain maniant la plume. Sa lassitude parfois était telle, après une phrase enfin extraite de la gangue, qu'il se sentait courbatu, se jetait sur son canapé et s'endormait, vaincu par la fatigue. » La façon de travailler de Flaubert, les huit ou dix années qu'il mettait à achever un ouvrage, ne lui permettaient guère de compter sur sa plume pour vivre; heureusement il possédait une fortune personnelle assez considérable. De mauvais arrangements de famille la lui firent aliéner, sur la fin de sa vie, et il fut obligé de faire solliciter le gouvernement pour obtenir un emploi de bibliothécaire. M. Jules Ferry, alors ministre de l'Instruction publique (mai 1879), le pourvut d'une sinécure à la bibliothèque Mazarine ; Flaubert put en jouir un an à peine.

Flaubert [CORRESPONDANCE DE GUSTAVE], (1re série, 1887, in-18). La partie la plus considérable de cette correspondance inédite est la liasse de lettres d'amour adressées par Gustave Flaubert à Mme Louise Collet : les éditeurs n'ont pas imprimé le nom de la dixième Muse et ils l'appellent Mme X... ; mais l'initiale anonyme est transparente pour quiconque a lu *Lui*, de Mme Louise Collet, où Flaubert est appelé Léonce, et les *Souvenirs littéraires* de M. Maxime Du Camp. On se convainc, en lisant cette correspondance enfiévrée, que M. Maxime Du Camp, quoique le confident intime de Flaubert, n'a pas connu, pas même soupçonné l'étendue des ravages que la beauté de Mme Louise Collet avait opérés dans le cœur de son ami. D'après lui, on croirait qu'il ne s'est jamais agi que d'un caprice passager, d'une liaison d'un jour que Flaubert avait voulu dénouer tout de suite et à laquelle l'autre s'était cramponnée avec une énergie féroce. On jugera de l'adoration que Flaubert avait pour Mme Louise Collet par ce fragment de lettre : « Tu veux donc me rendre fou d'orgueil, moi qu'on accuse déjà d'en tant avoir ! voilà maintenant que tu m'admires, que tu me places à part des autres hommes, bien haut sur le piédestal de ton amour. Sais-tu qu'il faut que j'aie la tête bien plantée sur mes épaules pour que le vertige ne me prenne pas ? Je t'étonne, mais que suis-je donc ? je ne suis rien qu'un grand lézard littéraire, qui se chauffe toute la journée au soleil du beau, voilà tout. » Plus loin, dans la même lettre, il lui rappelle un tendre souvenir : « Le soir, en calèche, te rappelles-tu surtout un moment, à l'entrée des Champs-Elysées, où nous sommes restés longtemps sans nous parler ? Tu me regardais à la fois d'un air sombre et tendre à la fois, je voyais tes yeux briller sous ton chapeau. Toujours je me retourne vers ce souvenir, vers toi. Je peux dire comme Calydasa : Mon cœur va en arrière, comme la flamme de l'étendard que l'on porte contre le vent. » Toutes ses lettres, et elles sont nombreuses, ont cet accent passionné. Parmi les autres, les plus curieuses sont celles qu'il écrivait à sa famille et à ses amis, au cours de divers voyages qu'il entreprit, en Corse d'abord (1840); puis en Italie (1845) et enfin en Egypte (1849). Partout il amassait des matériaux pour les livres qu'il se proposait d'écrire et avec lui on ne quitte pas un moment le lettré. Sa correspondance intime, datée de Croisset, nous le montre dans son cabinet de travail, amassant laborieusement des notes, dont la plupart ne devaient jamais lui servir, et composant des dossiers dont l'utilité devait cependant être bien douteuse, même pour lui. « J'analyse toujours le théâtre de Voltaire, écrit-il à son ami Alfred Lepoittevin (1846) ; c'est ennuyeux, mais ça pourra m'être utile plus tard. On y rencontre néanmoins des vers étonnamment bêtes. » A cette époque, il n'avait encore rien fait imprimer, quoiqu'il eût ébauché huit ou dix canevas d'ouvrages de tous genres; mais il ne s'en préoccupait pas beaucoup ; il était de ceux qui aiment attendre et ne produire qu'avec maturité. « Je doute bien souvent, écrivait-il à M. Maxime Du Camp, si jamais je ferai imprimer une ligne. Sais-tu que ce serait une belle idée, que celle du gaillard qui, jusqu'à cinquante ans, n'aurait rien publié, et qui d'un seul coup ferait paraître un beau jour ses œuvres complètes, et s'en tiendrait là ? » Détachons encore d'une lettre à sa sœur le récit de sa présentation à Victor Hugo, dans l'atelier de Pradier, en 1846. « Tu t'attends à des détails sur Victor Hugo. Que veux-tu que j'en dise ? C'est un homme comme un autre, d'une figure assez laide et d'un extérieur assez commun. Il a de magnifiques dents, un front superbe, pas de cils ni se sourcils. Il parle peu, a l'air de s'observer et de ne vouloir rien lâcher ; il est très poli et un peu guindé : j'aime beaucoup le son de sa voix. J'ai pris plaisir à le contempler de près ; je l'ai regardé avec étonnement comme une cassette dans laquelle il y aurait des millions et des diamants royaux, réfléchissant à tout ce qui était sorti de cet homme, assis alors à côté de moi sur une petite chaise, et fixant mes yeux sur sa main droite, qui a écrit tant de belles choses. »

Flaubert (LETTRES DE GUSTAVE) **à George Sand** (1884, in-12). Les éditeurs ont eu raison de distraire de la correspondance générale de Flaubert les lettres qu'il échangea durant de longues années avec George Sand ; elles ont leur caractère particulier et forment un tout bien à part. C'est dans ces lettres qu'il est le plus lui-même, aiguillonné par la contradiction, qui le force continuellement à lutter, à se montrer tel qu'il est, car jamais deux esprits plus dissemblables que Flaubert et George Sand n'ont eu un si long commerce épistolaire, et ce n'est pas le moindre intérêt de cette correspondance que de voir les deux grands romanciers se chamailler à propos de toutes choses, tout en restant fort bons amis. Ils ne sont d'accord absolument sur rien, ni en politique, ni en littérature, quoique sur ce dernier point on croirait volontiers qu'au moins ils ont pu avoir quelques idées communes. Tout au contraire. Flaubert, qui peinait quinze jours à écrire une page et qui, le seizième jour, la raturait pour la recommencer, ne pouvait s'entendre, même sur de simples questions de style, avec George Sand, dont la large et paisible écriture couvrait dans le même espace de temps, sans fatigue et sans efforts, une rame de papier. « Vous ne savez pas, vous, lui écrivait Flaubert, ce que c'est que de rester toute une journée la tête dans

ses deux mains, à pressurer sa malheureuse cervelle pour trouver un mot. L'idée coule chez vous largement, incessamment, comme un fleuve. Chez moi, c'est un mince filet d'eau. Il me faut de grands travaux d'art avant d'obtenir une cascade. Ah ! je les aurai connues, les affres du style ! » Et George Sand de lui répondre qu'il était bien bon de se torturer de la sorte, que pourvu que ce qu'on écrit soit clair, et sans fautes d'orthographe, c'est toujours bien ; on fait mieux une autre fois, si l'on peut. Flaubert était trop artiste pour être du même avis ! Ils n'étaient pas mieux d'accord sur la question de personnalité et d'impersonnalité du romancier. Flaubert soutenait que l'artiste doit toujours être, personnellement, absent de son œuvre. « J'éprouve une répulsion invincible, écrivait-il, à mettre sur le papier quelque chose de mon cœur ; je trouve même qu'un romancier n'a pas le droit d'exprimer son opinion sur quoi que ce soit. Est-ce que le bon Dieu l'a jamais dite, son opinion ? Voilà pourquoi j'ai pas mal de choses qui m'étouffent, que je voudrais cracher, et que je ravale. A quoi bon les dire, en effet ? le premier venu est plus intéressant que Gustave Flaubert parce qu'il est plus général et par conséquent plus typique. » On devine si cet avis était celui de George Sand, qui la plupart du temps a mis en scène son propre personnage, ses aventures, ses affections, et essayé de propager, par le roman, ses théories sociales ou socialistes. « Ne rien mettre de son cœur dans ce que l'on écrit ? s'exclame-t-elle. Je ne comprends plus du tout, oh ! mais du tout. Moi, il me semble que l'on n'y peut pas mettre autre chose. Est-ce que l'on peut séparer son esprit de son cœur ? est-ce que c'est quelque chose de différent ? est-ce que l'être peut se scinder ? Enfin, ne pas se donner tout entier dans son œuvre me paraît tout aussi impossible que de ne pas pleurer avec ses yeux, ou de penser avec autre chose qu'avec son cerveau. » La discussion se poursuit ainsi tout le temps, et sur tous les sujets. George Sand, ancienne adepte de Pierre Leroux, mettait la politique au premier rang de ses préoccupations ; Flaubert ne concevait pas que des gens de lettres s'abaissassent à de si vils sujets ; la politique, c'était pour lui des conversations de portiers. Il lui parle dans une de ses lettres du dîner littéraire qui réunissait à jours fixes, chez Magny, rue Contrescarpe, Th. Gautier, Saint-Victor, Sainte-Beuve, Renan, Edmond et Jules de Goncourt, et auquel il assistait parfois, quand il se trouvait à Paris. « On a tenu au dernier Magny, lui écrit-il, de telles conversations de portiers, que je me suis juré intérieurement de ne jamais y remettre les pieds. Il a été tout le temps question de M. de Bismarck et du Luxembourg ! J'en suis encore gorgé. » Pour George Sand, le suffrage universel et l'instruction primaire largement répandue étaient, depuis 1848, deux articles de foi. Flaubert lui écrit : « Quant au bon peuple, l'instruction gratuite et obligatoire l'achèvera. Quand tout le monde pourra lire le « Petit Journal » et le « Figaro », on ne lira pas autre chose, puisque le monsieur riche, le bourgeois, ne lit rien de plus. La presse est une école d'abrutissement, parce qu'elle dispense de penser. Le premier remède serait d'en finir avec le suffrage universel, la honte de l'esprit humain. Tel qu'il est constitué, un seul élément prévaut au détriment de tous les autres : le nombre domine l'esprit, l'instruction, la race et même l'argent, qui vaut mieux que le nombre. » On ne possède pas toutes les réfutations que George Sand a dû faire des opinions de son correspondant.

FLAVANILINE s. f. (fla-va-ni-li-ne — du lat. *flavus*, jaune, et de *aniline*). Chim. Base organique obtenue en déshydratant l'acétanilide, et se colorant en jaune par oxydation.

— **Encycl.** La *flavaniline* $C^{16}H^{14}Az^{2}$, découverte en 1881 par Rudolph, est une base diacide, cristallisée en longues aiguilles incolores, fusibles à 97°, volatilisables, insolubles dans l'eau, solubles dans l'alcool, colorées en jaune par l'air. Pour préparer cette base, on chauffe l'acétanilide à 250° avec du chlorure de zinc, et on la précipite, sous forme d'acétate, par l'acétate de soude.

Cette matière colorante jaune, d'une grande pureté de nuance, est employée pour teindre la laine et la soie. Elle donne les meilleurs résultats quand on la mélange avec son poids d'acide tartrique et d'acétate de magnésie.

FLAVÉNOL s. m. (fla-vé-nol — du lat. *flavus*, jaune ; terminaison *ol* de *phénol*). Chim. Corps à fonction double phénolique et basique dérivé de la flavaniline.

— **Encycl.** Le *flavénol* de Fischer et Rudolph $C^{16}H^{12}(OH)Az$ se présente en lamelles irisées sublimables, fusibles à 238°. On l'obtient en précipitant par l'ammoniaque la solution due à l'action de l'azotite de sodium sur le monochlorhydrate acide de flavaniline. Si la solution de chlorhydrate de flavaniline est neutre, l'azotite en précipite des cristaux orange détonant à chaud. Les sels de flavénol sont jaunes.

FLAVESCINE s. f. (fla-vès-si-ne — du lat. *flavescere*, jaunir). Chim. Corps obtenu par la distillation, à 250° environ, des copeaux de chêne, dans un courant d'air saturé de vapeur d'eau. La flavescine n'a pas encore été isolée de sa solution ainsi obtenue, que l'on peut purifier par un traitement à l'éther. Sa solution, incolore, devient jaune foncé sous l'action des alcalis. Comme réactif, elle permet de distinguer les carbonates qui la colorent des bicarbonates qui ne la colorent pas, et par conséquent de doser l'acide carbonique des eaux minérales, des bières, etc.

FLAVOCOBALTIQUE adj. (fla-vo-ko-bal-ti-ke — du lat. *flavus*, jaune, et de *cobalt*). Chim. Se dit de certains sels cobaltiques jaunes dont la formule générale est

$$Co^{2}(AzO^{2})^{2}X^{4}.10AzH^{3}$$

(X représentant un radical univalent) et qui se forment, en même temps que les sels xanthocobaltiques, par l'action de l'acide nitreux sur les solutions de cobalt ammoniacales.

FLAVOLINE s. f. (fla-vo-li-ne — du lat. *flavus*, jaune ; terminaison *ine* des bases organiques). Chim. Base dérivée du flavénol.

— **Encycl.** La *flavoline* de Fischer et Rudolph $C^{16}H^{13}Az$ se présente en cristaux brillants, incolores, fusibles vers 65°, émettant une odeur de quinoléine. On l'obtient en chauffant le flavénol au rouge sombre avec du zinc pulvérulent. Traitée au bain-marie par l'acide azotique fumant, puis étendue d'eau, elle donne un composé nitré dont la réduction fournit de la flavaniline, dans laquelle on verrait un dérivé monoamidé de la flavoline. La flavoline forme des sels jaunes appliqués en teinture.

• **FLAVOPURPURINE** s. f. (fla-vo-pur-pu-ri-ne — du lat. *flavus*, jaune, et *purpureus*, pourpré). Chim. Substance isomère de la purpurine et de l'anthragallol.

— **Encycl.** La *flavopurpurine* $C^{14}H^{8}O^{5}$ est une trioxyanthraquinone obtenue en traitant par la potasse fondante l'acide anthraflavique. Elle se présente en aiguilles jaune d'or, solubles dans l'alcool et dans l'acide acétique. Elle bout à 330°. Dissoute dans l'acide acétique anhydre bouillant, elle donne la *diacétylflavopurpurine* $C^{14}H^{6}(C^{2}H^{3}O)^{2}O^{5}$; à 180°, on obtient la *triacétylflavopurpurine*. Les solutions de flavopurpurine dans l'acide sulfurique sont rouge brun ; dans la potasse, elles sont rouges, et bleues dans l'ammoniaque.

FLEGEL (Edouard-Robert), voyageur russe, né à Wilna le 1er octobre 1855, mort à Brass (côte orientale de l'Afrique) le 11 septembre 1886. Après avoir suivi les cours de l'école de commerce de Munich, il entra dans une importante maison de Hambourg, puis partit pour Lagos (Ouest africain) comme employé dans une factorerie (1875). Il accompagna en 1879 une expédition dans les monts Cameron ; puis, la même année, fit partie d'une expédition dirigée par le missionnaire Ashkroft, qui remonta le Bénoué, principal affluent du Niger, et démontra qu'il y avait là une route facile pour pénétrer dans l'intérieur de l'Afrique. Ayant obtenu, en 1880, une subvention de 5.000 marks de la Société allemande d'exploration africaine pour reconnaître la ligne de séparation des eaux du Niger, du Schari, de l'Ogooué et du Congo, il remonta le Niger, visita l'émir de Sokoto et le roi de Nupe, et fut de retour à Rabba en avril 1881. De là, il partit, en septembre suivant, pour Loko sur le Bénoué, prenant la voie de terre pour l'aller et la voie fluviale pour le retour ; c'est la même route qu'avait déjà suivie Rohlfs. Il fut surtout frappé de la densité de la population et de l'état prospère de la culture entre Keffi et Karsi. Le 9 mars 1882, il se remit en route de Loko sur le Bénoué pour explorer l'Adamaua. Il atteignit Iola d'où il se dirigea vers le S.-E., puis vers le S., franchit la ligne de séparation des eaux entre le Bénoué et le Schari. De retour à Lagos, en mars 1883, il repartit peu après pour l'Adamaua, où il espérait pénétrer par le fleuve Congo. Son projet échoua ; néanmoins, il recueillit encore d'intéressants renseignements sur la contrée au sud du haut Bénoué. En Europe, où il revint vers le milieu de 1884, il s'efforça d'amener l'Allemagne à s'emparer de la contrée du Niger et du Bénoué, prédisant à ces régions un grand avenir commercial. Mais il trouva peu d'encouragements auprès des commerçants allemands. L'Angleterre profita de ces hésitations pour s'établir sur le Niger et le Bénoué. Flegel reçut, en 1886, l'ordre de revenir en Europe et il mourut en route. Le récit de ses principales expéditions a paru dans les « Communications de la Société africaine » (*Mittheilungen der Afrikanischen Gesselschaft in Deutschland*).

FLEEMING-JENKIN (F.-R.-S.), électricien écossais né en 1833, mort à Edimbourg, en juin 1885. Ayant séjourné à Francfort-sur-le-Mein, Paris et Gênes, il parlait l'allemand, le français et l'italien aussi couramment que sa langue natale. Il eut comme camarade d'enfance Clerck-Maxwell. Savant, homme de lettres, critique distingué, linguiste instruit, homme du monde, il voulut devenir un praticien. Il travailla comme apprenti mécanicien dans un atelier de locomotives de Marseille, puis dans les célèbres ateliers de sir William Fairbairn de Manchester, et peu après chez MM. Newall de Birkenhead, avec lesquels il se trouvait engagé, en 1857, à la préparation du premier câble transatlantique. Il fut, avec sir William Thomson dont il devint l'associé, ingénieur-conseil de nombreuses compagnies pour la construction et la pose des câbles établis pendant ces dernières années. Il inventa et perfectionna, en collaboration avec sir W. Thomson, un grand nombre d'instruments employés dans la télégraphie sous-marine. Il professa la mécanique à University College, à Londres, avant d'occuper un poste similaire à Edimbourg. Il contribua dans une très large mesure à l'œuvre de la commission des unités électriques de la British Association, dont il fut nommé rapporteur. Il a dévoué avec enthousiasme sa grande énergie à une dernière œuvre, l'invention du *telphérage*, à laquelle son nom restera associé.

* **FLEGME** s. m. — Résidu de la distillation des alcools.

— **Encycl.** *Désinfection des flegmes.* Les *flegmes* des alcools industriels, résidus de la première distillation, sont un mélange d'eau et de 35 à 40 pour 100 d'alcool éthylique, contenant en outre une infinité d'alcools et d'aldéhydes supérieures toxiques dont la rectification ne peut les débarrasser. On y trouve également des alcaloïdes excessivement vénéneux, découverts en 1869 par Krœmer et Pinner, étudiés en 1886 et 1887 par MM. Ch. Morin et Lindet. Les eaux-de-vie renferment de 4 à 6 milligrammes de ces bases par litre après rectification ; les rhums en contiennent une proportion plus considérable, 11 à 23 milligrammes. On a proposé et on emploie un grand nombre de méthodes pour désinfecter les flegmes et augmenter le rendement en alcool de bon goût. Les procédés Lair, de Beaurepaire, Billet, consistent à éliminer les produits facilement volatils en insufflant de l'air dans la colonne à rectification ; on se débarrasse ainsi de l'aldéhyde acétylique bouillant à 22°, mais on perd en même temps une assez forte proportion d'alcool éthylique, ce qui équivaut à une concentration des alcools supérieurs, les plus dangereux de tous. Souvent aussi on oxyde les alcools et les aldéhydes par l'oxygène, l'ozone, l'air, l'acide azotique, l'acide chlorique, l'acide chromique, le permanganate de potasse, l'hypochlorite de chaux, etc. ; mais on obtient une certaine quantité d'autres produits dont il est assez difficile de se débarrasser. Ces oxydations suivies de rectifications donnent cependant d'assez bons résultats industriels.

D'autres procédés consistent à traiter les flegmes par des réactifs divers : la potasse, la chaux, l'ammoniaque, les cendres, les carbonates alcalins, le chlorure d'aluminium, l'azotate d'argent, l'acétate de plomb, l'aluminate de baryte, l'éthylate de soude ; mais souvent ces oxydations donnent naissance à des composés chimiques dont la saveur est plus désagréable encore que celle des alcools et des aldéhydes détruits.

MM. Naudin et Schneider font repasser les aldéhydes à l'état d'alcools par l'intermédiaire de l'hydrogène naissant. Leur procédé, employé dès 1880 à Bapaume-lez-Rouen, consiste à mettre les flegmes en contact, pendant six heures au moins et quarante-huit heures au plus, avec des lames de zinc recouvertes de cuivre pulvérulent, par une immersion dans un bain de sulfate de cuivre. Les flegmes, acidulés d'un millième d'acide sulfurique, se rendent ensuite dans un voltamètre spécial où s'achève l'épuration. Le procédé Naudin permet de récupérer les éléments accaparés par l'aldéhyde éthylique ; mais il transforme les aldéhydes supérieures en alcools correspondants presque aussi toxiques qu'elles-mêmes, bien que moins désagréables au goût.

Le système d'épuration par les hydrocarbures Yvor Bang et Ruffin, appliqué vers 1887, dérive de divers procédés analogues dans lesquels on dissolvait les alcools supérieurs par de l'huile, qui n'exerce aucune action sur l'alcool éthylique ; mais ce traitement laissait un goût de rance. Les hydrocarbures lourds du pétrole ne se mélangent ni à l'eau ni à l'alcool éthylique étendu ; mais ils dissolvent facilement les alcools supérieurs, les éthers, les aldéhydes préalablement traités par la soude caustique. En agitant les flegmes étendus d'eau avec ces hydrocarbures, on enlève facilement tous les produits de mauvais goût.

* **FLEISCHER** (Henri-Leberecht), orientaliste allemand, né à Schandau (Saxe) en 1801. — Il est mort en février 1888. Il a collaboré à plusieurs ouvrages de ses élèves et amis : au *Vocabulaire néo-hébraïque et chaldéen* de Lévy (Leipzig, 1875 et années suivantes), à la nouvelle édition du *Vocabulaire hébraïque et chaldéen* de Gesenius, publiée par Muhlau et Volk (Leipzig, 1878 et 1883).

* **FLEMING** (Charles), philologue anglais, né à Perth (Ecosse) en 1806. — Il est mort le 31 août 1875.

• **FLERS** (Alfred-Etienne de La Mothe-Ango, comte DE), homme politique français, né à Paris le 27 octobre 1817. — Il est mort le 23 juin 1883. Il avait été réélu sénateur de l'Orne au renouvellement triennal du 8 janvier 1882.

• **FLEURY** (Jean-Augustin), écrivain français, né à Paris en 1812. — Il est mort à Douai le 22 novembre 1887.

• **FLEURY** (Edouard), imprimeur et littérateur français, né à Laon en 1815. — Il est mort à Vorges (Aisne) en 1883. Son dernier ouvrage a pour titre *les Antiquités et monuments du département de l'Aisne* (Paris, 1877-1882, 4 parties, gr. in-4°).

* **FLEURY** (Emile-Félix, comte), général français, ancien sénateur et écuyer de Napoléon III, né à Paris le 23 décembre 1815. — Admis à la retraite comme général de division le 25 août 1879, il est mort à Paris le 11 décembre 1884.

• **FLEURY** (Jean), littérateur français, né à Vasteville (Manche) en 1816. — On lui doit quelques nouvelles études critiques : *Rabelais et ses Œuvres* (Saint-Pétersbourg-Paris, 1877, 2 vol. in-8°) ; *Marivaux et le Marivaudage* (Paris, 1881, in-8°) ; *Littérature orale de la Basse-Normandie* (1883, in-16) ; *Essai sur le patois normand de la Hague ; Grammaire* (1885, in-8°).

• **FLIGELY**, cap sur l'océan Glacial arctique, dans l'archipel François-Joseph, terre du Prince-Rodolphe, par 82° 5′ de lat. N. C'est le point le plus septentrional qui fut atteint par Jules Payer, le 12 avril 1874.

FLINT (Robert), philosophe anglais, né en 1838. Après avoir fait ses études au collège de Glascow, il fut successivement pasteur à Aberdeen et dans le comté de Fife. En 1865, il fut appelé à la chaire de philosophie morale et d'économie politique de Saint-Andrews, qu'il occupa pendant douze ans. Depuis 1877, il est professeur de théologie à l'université d'Edimbourg. M. Robert Flint est connu en France par sa *Philosophie de l'histoire en France et en Allemagne* (1873, in-8°), qui a été traduite en français par M. Ludovic Carrau (1878, 2 vol. in-8°), ouvrage clair, intéressant, substantiel, où sont passées en revue, analysées avec exactitude et judicieusement appréciées les doctrines historiques produites en France et en Allemagne au XIXe siècle, notamment celles de Guizot, d'Auguste Comte, de Quinet, de Hegel, et où la cause de la liberté humaine est défendue avec talent et avec bonheur contre le fatalisme historique qui nous envahit de toutes parts. M. Flint a publié d'autres livres remarquables, qui n'ont pas été jusqu'à ce jour traduits en français : *le Théisme* (1877, in-12), volume où sont réunies dix conférences sur les preuves traditionnelles de l'existence de Dieu, que l'auteur s'applique à renouveler et à fortifier en les appuyant sur les données les plus récentes de la science contemporaine ; *les Théories antithéistes* (1879, in-12), ouvrage lié au précédent, dont il forme la suite et le complément naturel : les théories qui y sont examinées, discutées et réfutées sont l'athéisme, le matérialisme, le positivisme comtiste, le sécularisme, le pessimisme et le panthéisme ; *Vico* (1884, in-12), livre qui fait partie des *Classiques philosophiques* édités par la librairie Blackwood pour les étudiants en philosophie : l'auteur y étudie, en une suite de chapitres, la vie, le caractère, l'œuvre et les doctrines de Vico.

FLIRT s. m. (fleurt' — mot anglais, dérivé de l'anc. fr. *fleureter ;* on prononce aussi *flirt'* mais alors l'étymologie française disparaît). Action de flirter : *Tiens, Mme X. a un petit* FLIRT *avec M. Z.* (P. Hervieux.) ‖ Personne avec laquelle on flirte : *Les oreilles ont dû vous tinter hier ; j'ai passé une heure à parler de vous avec un de vos anciens* FLIRTS : *devinez lequel ?* (P. Bourget.)

FLIRTEUR s. m. (flir-teur — rad. *flirter*). Qui fait la cour à une femme, adorateur : *La belle Alice Regnault parut en jeune Anglaise et traversa la scène, suivie de ses* FLIRTEURS. (Fr. Sarcey.)

FLOCK (Toby), pseudonyme de M. Alexis Doinet.

FLOCKENERZ s. m. (flo-ken-erz). Minér. Arséniophosphate de plomb, variété de mimétèse.

** **FLOQUET** (Pierre-Amable), historien français, né à Rouen le 9 juillet 1797. — Il est mort à Formentin (Calvados) le 6 août 1881.

* **FLOQUET** (Charles-Thomas), homme politique français, né à Saint-Jean-de-Luz le 5 octobre 1828. — La Chambre des députés avait, en novembre 1877, institué une commission d'enquête électorale pour examiner les élections faites avec l'appui du gouvernement de l'ordre moral. Lorsque, un an plus tard, la vérification des pouvoirs de M. de Fourtou vint en discussion, M. Floquet, au nom de la commission d'enquête, donna lecture d'un très remarquable rapport qui concluait à l'invalidation et traçait un tableau saisissant des actes de pression administrative dont l'élection de l'ancien ministre du Seize-Mai était entachée.

Après la constitution du cabinet Dufaure, M. Floquet fut de ceux qui se prononcèrent le plus énergiquement en faveur d'une politique résolument républicaine et réformatrice. Il prit la parole au cours de la discussion du projet Lepère sur le droit de réunion pour demander que les réunions politiques périodiques ne fussent pas interdites, comme le demandaient le gouvernement et la commission. « Est-ce avec défiance de la liberté, ou bien est-ce avec confiance que vous abordez la réforme ? La réunion publique doit-elle être une sentine tolérée, ou bien un foyer ardent où s'élaborent les réformes, où l'opinion publique apprenne de nous ce que peuvent pour la conquête des libertés, la

patience, la modération, la fermeté ? Je suis, moi, pour la confiance. J'ai confiance dans la liberté, dans la démocratie, et je regrette profondément dans votre projet une série de dispositions qui sont des marques de défiance (janvier 1880). » A Lyon, à propos de l'application des décrets du 29 mars, M. Floquet exposa en ces termes son programme touchant la question cléricale : « Il faut choisir : être salarié et obéir aux règles générales de celui qui vous salarie, ou être libre, ne rien demander ; et encore, dans l'exercice de cette liberté, on doit tenir compte de ceux qui vous ont payé et obéir aux lois de son pays. Il nous faut un clergé comme le voulait l'Assemblée constituante de 1790. Je préférerais que la question actuelle fût remise entre les mains d'un gouvernement dont on ne pourrait suspecter la force, la bonne volonté et l'énergie ; mais puisqu'elle est entre les mains d'un gouvernement modéré, moi, radical, je reste du parti de la Révolution et de l'expulsion des jésuites (avril 1880). » Quelques mois plus tard, au Havre, M. Floquet se prononça nettement pour la séparation de l'Eglise et de l'Etat. Quant au Sénat, sans se déclarer radicalement partisan de sa suppression, le député de Paris engageait la haute assemblée à ne pas opposer « aux inspirations de la Chambre des représentants de la nation » une résistance systématique. Faisant appel à la concorde : « Au fond, disait-il, nous sommes tous d'accord sur les points essentiels du vieux programme de la démocratie pour lesquels nos pères ont souffert, ont lutté, sont quelquefois morts. Nous sommes d'accord pour la réalisation de ce programme, pour fonder avec lui la paix civile, la concorde à l'intérieur et à l'extérieur... Nous voulons tous la paix. Nous la voulons comme des représentants soucieux de la vie, de la fortune, des intérêts de nos concitoyens, nous la voulons comme des patriotes, dans la dignité intacte de nos regrets et de nos espérances. » (Discours de Valence, octobre 1880.) A la Chambre, le 25 janvier 1881, lors de la discussion de la loi sur la liberté de la presse, il proposa une disposition portant, en substance, qu'il n'y aurait pas de délits spéciaux de presse et que quiconque se servirait de la presse serait responsable selon le droit commun.

Aux élections du 21 août 1881, il fut réélu député de Paris par la 1re circonscription du XIe arrondissement. L'année suivante, un décret, en date du 5 janvier, le nomma préfet de la Seine en remplacement de M. Hérold. Pour obéir à la loi, il donna sa démission de député de Paris, son arrondissement électoral étant compris dans le ressort de ses fonctions. Dès le mois de juillet, le gouvernement ayant annulé un vœu du conseil municipal de Paris demandant création d'une mairie centrale, M. Floquet donna sa démission de préfet ; mais il la retira sur les instances du conseil municipal qui lui vota un nouvel ordre du jour l'invitant à conserver ses fonctions. Cependant, il se retira définitivement, après avoir été élu le 22 octobre 1882 député de Perpignan contre le docteur Magnan, candidat républicain d'une nuance plus accentuée. Il siégea sur les bancs de la gauche radicale.

Le 16 janvier 1883, il déposa une proposition de loi tendant à expulser les familles dynastiques et à priver de leurs droits civils les membres de ces familles. Il exposa que la manifestation du prince Napoléon (v. BONAPARTE) n'avait pas une extrême importance en soi, mais que, puisqu'une mesure de rigueur était jugée nécessaire contre un prétendant, il fallait l'étendre à tous. Au Congrès de 1884, il présenta un amendement relatif à la question des prérogatives financières de la Chambre, et au mois de décembre de la même année, lorsqu'on discuta au Palais-Bourbon la réforme électorale du Sénat, il réclama l'élection de la haute assemblée au suffrage universel direct. M. Waldeck-Rousseau, ministre de l'Intérieur, chercha à démontrer l'inutilité de deux assemblées ayant la même origine, mais par 267 voix contre 250, la Chambre donna raison à M. Floquet ; il est vrai que, quelques semaines plus tard, elle se déjugea.

Le 8 avril 1885, M. Floquet fut élu président de la Chambre des députés, en remplacement de M. Brisson, devenu président du conseil. Dans l'allocution d'usage, il exprima sa ferme volonté de conduire les débats avec impartialité : « Lorsqu'il monte à ce fauteuil où l'on parle au nom de l'Assemblée elle-même, l'homme ne doit plus être qu'un arbitre impartial, uniquement préoccupé de protéger le droit de chacun, la liberté de tous, d'assurer la dignité de nos délibérations, la sérénité du gouvernement représentatif, de maintenir le respect dû à la souveraineté nationale dont vous êtes les mandataires. » Aux élections du 4 octobre 1885, M. Floquet fut élu à la fois député de la Seine et député des Pyrénées-Orientales. Il opta pour ce dernier département, et, à l'ouverture de la législature, il fut réélu président de la Chambre (11 novembre 1885). L'habileté dont il fit preuve dans ces hautes fonctions, ses traits d'esprit, ses conseils pleins de bon sens, le soin qu'il apporta à faire respecter de tous la constitution républicaine et à placer au-dessus des partis la forme du gouvernement, appelèrent sur lui l'attention en même temps que les sympathies des membres de la Chambre résolus à soutenir un gouvernement d'ordre et de progrès. Aussi, lorsque M. Tirard eut été renversé, le président de la République confia-t-il à M. Floquet le soin de constituer un ministère. M. Floquet, désireux de donner au parti modéré des gages de ses intentions conciliatrices, offrit des portefeuilles à MM. Rouvier, Ricard, Loubet, etc., qui les acceptèrent d'abord, mais se retirèrent lorsque le futur cabinet discuta la déclaration qu'il soumettrait aux Chambres. Dans ces conditions, M. Floquet constitua un cabinet nettement radical (3 avril 1888). La déclaration ministérielle, qui touchait à la question de la revision et à celle des rapports de l'Eglise et de l'Etat, fut accueillie au Palais-Bourbon par les applaudissements de l'extrême-gauche et de la gauche radicale, par le silence glacial du centre et par les sourires ironiques de la droite. Au Sénat, elle souleva les murmures à peu près unanimes de l'assemblée, qui, en réduisant au minimum les congés de Pâques, témoigna ainsi sa défiance au cabinet. Le cabinet paraissait voué à une mort imminente ; mais dès la reprise des séances, il sut nettement prendre position sur le terrain des réformes démocratiques, et M. Floquet n'hésita pas, tout en protestant de son respect pour les représentants du pays, quels qu'ils fussent, à sommer les adversaires républicains du cabinet de se démasquer. Les interpellations qui lui furent adressées furent closes par les votes de confiance demandés par le gouvernement. Les hommes les plus résolus à renverser le ministère radical sentaient d'ailleurs le besoin de se grouper autour de lui contre le boulangisme, dont M. Floquet ne pouvait être suspect de favoriser les visées. Lorsque le général Boulanger eut déposé et lu à la Chambre sa proposition de revision (4 juin), le président du conseil monta à la tribune et lui répondit vigoureusement : « Je cherche d'où lui vient ce droit, qu'il revendique avec une si naïve audace, de représenter à lui seul en France le patriotisme, de prétendre l'enseigner aux représentants de la nation, à ses généraux, à ses officiers fidèles à la discipline, à cette armée, à ces soldats obscurs qui ont versé autant de sang que lui pour le pays et qui n'en parlent pas, à tous ces serviteurs dévoués qui travaillent silencieusement pour protéger, au jour du danger, la patrie, au lieu de venir apporter ici des manifestes de néo-césarisme. Car enfin, c'est là le résumé des doctrines enveloppées, contradictoires, dans lesquelles se balance la pensée d'avenir de M. le général Boulanger. Ces doctrines, messieurs, elles ont malheureusement paru par deux fois déjà dans notre pays, alors que la France était fatiguée des grandes luttes pour la liberté... Mais, messieurs, il faut se rassurer. A votre âge, monsieur le général Boulanger, Napoléon était mort et vous ne serez que le Sieyès d'une constitution mort-née. » Quelques jours plus tard, interpellé par M. Flourens sur le déplacement du substitut de Carcassonne, le président, pénétrant le fond de la pensée de ses interpellateurs : « Au surplus, ce n'est pas de tout cela qu'il s'agit. Le substitut soi-disant malmené, le préfet qu'il faut révoquer, la pureté électorale qu'il faut préserver, tout cela c'est la mise en scène ou le prétexte ; au fond, que veut-on ? On cherche à amoindrir le gouvernement avant de le tuer. » Faisant ensuite une allusion directe aux machinations de couloirs dont l'interpellation Flourens était la manifestation visible : « Eh bien, messieurs, il faut que vous choisissiez. Vous pouvez vous prononcer pour un gouvernement qui ne veut s'appuyer que sur les républicains... Mais si vous voulez fonder une majorité qui, partant du milieu de cette Chambre, aille jusqu'à l'extrémité de l'Assemblée (la droite) ; si vous voulez une majorité ainsi composée, non pas pour renverser un gouvernement, ce qui est toujours facile, mais pour le faire durer et servir au plus grand profit de la République, il faut le dire, messieurs. Quant à nous, nous ne voulons pas d'un pouvoir dégradé ; nous ne consentirons jamais à n'être qu'un gouvernement qu'on représenterait comme n'étant accepté que passagèrement par des résignations à brève échéance. » Par 270 voix contre 158, le gouvernement obtint un ordre du jour de confiance (3 juillet). Cependant le général Boulanger continuait de s'agiter et de suivre les impulsions des amis qui formaient le conseil privé de l'ancien ministre de la Guerre. Si dans le pays la masse des ignorants se laissait prendre à ses promesses, le nombre des partisans du général demeurait, malgré tout, stationnaire dans le Parlement. M. Boulanger, désireux de maintenir sur lui l'attention publique, se rendit à la Chambre le 12 juillet et, dans un mouvement simulé d'indignation, donna sa démission de député, qu'il avait toute rédigée dans sa poche. Le duel oratoire qui eut lieu entre le général et le président du conseil eut pour conclusion une rencontre à Neuilly, M. Floquet s'étant jugé offensé par la gravité des répliques de son adversaire. Le combat eut lieu à dix heures. A la première reprise, M. Floquet fut légèrement atteint au-dessous du mollet gauche et M. Boulanger à l'index de la main droite. A la deuxième, M. Floquet, touché à la main gauche et au-dessus du sein droit, blessa gravement le général dans la région du cou. Le même jour, à trois heures de l'après-midi, le président du conseil arrivait place du Carrousel, où allait être inaugurée la statue de Gambetta, montait sur l'estrade officielle aux applaudissements de la foule et prononçait, sans émotion apparente, un discours remarquable. Le sang-froid de M. Floquet durant cette journée, l'issue du duel et ce simple fait d'un avocat perçant tranquillement la gorge d'un général ami de la réclame, ne contribuèrent pas peu à accroître la popularité de M. Floquet, popularité que cet homme politique doit à la permanence de ses opinions radicales autant qu'à son éloquence chaude et vibrante, éloquence vraiment « révolutionnaire », au sens oratoire du mot, semée de métaphores hardies, d'images faites pour frapper le peuple et impressionner les assemblées. Dans les divers voyages officiels qu'il a eu l'occasion de faire, M. Floquet a exprimé à diverses reprises, comme il l'avait fait d'ailleurs à la Chambre, son désir très sincère d'appliquer, non pas *sine die*, mais à bref délai et avant la fin de la législature, les points essentiels du programme du gouvernement : revision de la constitution dans un sens plus favorable à la souveraineté du suffrage universel, remaniement de notre système d'impôts en vue d'une répartition plus équitable, législation des associations, etc. Avant la séparation des Chambres, en juillet 1888, M. Floquet promit de demander au Parlement de s'occuper de ces diverses questions dès la rentrée, et cette promesse fut tenue : au cours de la session extraordinaire, le gouvernement déposa son projet de revision et ses projets de réformes fiscales.

Floréal, tableau de M. Raphaël Collin, qui a été exposé au Salon de 1886 et figure au musée du Luxembourg. Sur le gazon d'une prairie d'un vert pâle, auprès d'une nappe d'eau, une jeune femme nue est couchée sur le dos. Les genoux relevés, le corps de profil, elle regarde devant elle, les yeux mi-clos, en mordillant un brin d'herbe qu'elle tient d'une main, tandis que l'autre bras s'allonge paresseusement sur l'herbe. C'est un morceau très délicat, d'un dessin très précieux, d'une coloration cendrée. « Qui saura dire en prose vulgaire le charme indéfinissable, la franchise mystérieuse de cette figure, écrit M. Georges Olmer. Légèrement inclinée, elle sourit aux béatitudes futures de la vie. La tête est rejetée en arrière. Les yeux très fins s'ouvrent franchement dans une ignorance déjà malicieuse. Pense-t-elle à autre chose, cette adolescente indécise, qu'à jouir des joies de la nature ? Une suprême poésie se dégage de ce corps charmant. »

Florence (HISTOIRE DE), par F.-T. Perrens (tomes IV, V et VI). Le *Grand Dictionnaire* a rendu compte des premiers volumes de cet important ouvrage. Le quatrième volume est consacré à la première moitié du XIVe siècle, et il n'est pas moins intéressant que ses aînés. « Dans ce microcosme de la République florentine, nous voyons s'agiter toutes les questions entre les riches et les pauvres, entre la bourgeoisie et la noblesse, entre l'esprit militaire et l'esprit commercial, entre la démocratie et l'oligarchie, qui provoquent des révolutions dans le sein de toutes les sociétés. » Mais ce ne sont point des principes, qui sont aux prises : il n'y a de conflits qu'entre des intérêts et des passions, et si les Florentins secouent le joug impérial et celui de l'aristocratie, c'est tout simplement parce qu'ils ont besoin d'indépendance pour leur commerce, non parce qu'ils sont animés des sentiments démocratiques. De plus, leur organisation politique est calquée sur leur organisation commerciale et industrielle. « Leur gouvernement s'est modelé sur celui des *Arts* ou corporations industrielles. La ville a ses prieurs et ses conseils délibérants comme chaque art a les siens. On divise extrêmement le pouvoir pour faciliter la tâche de chacun, on donne aux charges une durée très courte, parce que des commerçants ne peuvent quitter leurs affaires pendant longtemps, et parce que tous ont intérêt à prendre part à la direction des affaires communes. On établit partout l'élection, le contrôle mutuel, la stricte responsabilité qui assurent la surveillance de tous les membres de l'association, la vigilance des fonctionnaires publics. Comme toute association qui comprend ses intérêts, Florence veillait au bien-être de ses citoyens ; non seulement elle avait de bonne heure deviné la puissance qui réside dans le crédit et organisé des banques célèbres dans l'Europe entière, mais elle avait de nombreux établissements d'assistance et d'instruction publiques ; elle fut le premier Etat qui eut un budget régulier des recettes et des dépenses. » On trouvera dans l'ouvrage de M. Perrens des détails sur ces divers points et aussi sur les corporations, les rivalités entre patrons et ouvriers, l'organisation des partis guelfe et gibelin, le dénombrement des éléments divers dont les mille combinaisons amenaient de perpétuelles complications d'intrigues, de conspirations et de luttes. Les nobles ou magnats étaient exclus du pouvoir, lequel était aux mains de la bourgeoisie, mais c'est précisément parce que Florence était au début du XIVe siècle une démocratie oligarchique qu'elle put résister longtemps à l'envahissement du despotisme.

Le cinquième volume reprend l'histoire de Florence au milieu du XIVe siècle et la conduit au moment où le pouvoir tombe des mains des « arts mineurs ». Avec le temps, le cercle oligarchique du gouvernement s'était élargi. « Les arts majeurs, après avoir détruit l'oligarchie des magnats, avaient subi d'abord l'adjonction des cinq premiers arts mineurs, puis l'avènement des autres arts à la vie politique. Le mouvement commencé devait amener un jour, sans secousses et sans violence, les plus pauvres artisans au partage égal des droits entre tous les citoyens. Malheureusement, dans les sociétés commerçantes, ceux dont le travail manuel enrichit les patrons sentent quelquefois si cruellement leur infériorité et leurs souffrances qu'ils ne peuvent attendre du temps un remède lointain à des maux accablants. La faim et la misère se lassent des espoirs à longues échéances. » Ainsi fut amenée la révolte des *Ciompi*, ces parias de la brillante cité florentine, qui fut par eux mise à feu et à sang. Une pareille orgie de pillage et d'assassinat ne pouvait que nuire au progrès régulier des idées démocratiques. « Sur les ruines d'un gouvernement populaire déshonoré par ses violences se reforma peu à peu la domination d'une étroite oligarchie, qui devait aboutir à la souveraineté des Médicis. » M. Perrens termine son cinquième volume par des études critiques sur les lettres et les arts.

Le tome sixième contient l'histoire de l'essai d'établissement d'un gouvernement oligarchique auquel la famille des Albizzi a attaché son nom et qui se place entre le gouvernement démocratique des *Ciompi* et le principat des Médicis. Durant cette période, qui s'étend des dernières années du XIVe siècle à 1435, « les hommes sont aussi médiocres que les choses semblent petites... L'intérêt et l'ambition n'ont jamais eu moins de souci de s'envelopper dans ces grands mots avec lesquels les plus honnêtes se disputent eux-mêmes et les moins honnêtes attrapent les autres. Toute l'éloquence se dépense en haine et en colère. Pour ces Carthaginois de la politique, il n'y a plus de cause à faire triompher, il n'y a que l'association des égoïsmes. » M. Perrens, et on ne saurait que l'approuver, juge sévèrement cette époque, et il est particulièrement intéressant dans les chapitres qu'il consacre aux institutions, au régime de la propriété, au commerce, à l'industrie, aux banques, aux finances, aux impôts.

Florence (HISTOIRE DE LA RÉPUBLIQUE DE), par le marquis Gino Capponi (1875, 2 vol. in-8°). Thiers disait que, le monde paraissant pencher vers la démocratie, il importait d'étudier cette démocratie florentine qui fut longtemps la plus avancée de toutes. Il avait même conçu le projet d'étudier à ce point de vue l'histoire de Florence et fait faire des recherches dans les archives de la cité des Médicis, projet que d'autres soucis l'empêchèrent de mettre à exécution. Le marquis Gino Capponi a fait ce que Thiers aurait voulu faire ; son *Histoire de Florence*, du XIIIe siècle au principat des Médicis, n'embrasse que la période républicaine, démocratique, et peut servir d'enseignement. Il n'avait d'abord eu l'intention que d'annoter un ouvrage, portant le même titre, de Mme Hortense Allard, l'amie de Chateaubriand et de Sainte-Beuve, paru il y a plus de quarante ans (1837-1843, 2 vol. in-8°) ; mais dans ces deux volumes, traduits en italien par M. Alessandro Carrareti, « certaines choses, dit-il, étaient de trop pour nous, Italiens, d'autres ne suffisaient pas. Je me mis à y faire de mémoire quelques annotations ; j'allongeai quelques parties du texte français, j'en abrégeai d'autres. C'est ainsi que je me trouvai plongé de toute ma pensée dans l'histoire de mon pays. »

L'ouvrage du marquis Gino Capponi est le meilleur que nous ayons sur les institutions démocratiques de Florence et sur la philosophie qui s'en dégage. Tous les hommes politiques devraient en faire la lecture et y puiser des enseignements, car Florence offrit sur un théâtre restreint, dès le XIVe et le XVe siècles, l'exemple de toutes les agitations qui travaillent les sociétés modernes. « En parcourant, dit M. Marc Monnier, ces deux volumes sagement pensés, sobrement écrits, sans fioritures arcadiennes et sans galimatias germanique, on se sent sur un terrain solide et près d'un guide modeste qui cherche à nous intéresser à son sujet beaucoup plus qu'à nous faire admirer son savoir et son jugement. Bien des pages de ce livre ont la simplicité, la dignité des maîtres antiques. »

• **FLORENT-LEFEBVRE** (Louis), avocat et homme politique français, né à Beaumetz-les-Loges (Pas-de-Calais) le 26 mars 1821. — Il est mort à Mouchy-le-Preux le 5 mai 1887. Aux élections du 21 août 1881, il fut élu député de la 2e circonscription de l'arrondissement d'Arras (Pas-de-Calais). Il ne se représenta pas dans ce département en 1885, mais il fut porté sur la liste radicale du Nord et échoua. Il a publié : *De l'avenir des sociétés modernes et du socialisme* (1848) ; *De la décentralisation* (1848) ; *Chemins vicinaux* (1865) ; *Subventions spéciales ou industrielles* (1866).

** **FLORESCO** (Jean-Emmanuel DE), général et homme d'Etat roumain, né à Rimnic en 1819. — Après la guerre russo-turque (1877-1878), à laquelle il n'assista pas, l'accusation d'abus de pouvoir dont il avait été l'objet fut retirée, et le général Floresco devint